

CAMILLE FISCHER  
**Galerie Maïa Muller**



Depuis quelque temps, les allusions à ce que l'on appelait jadis les « primitifs » ou les « sauvages » réapparaissent chez de jeunes artistes. Allusions érudites : ils savent quels usages les avant-gardes artistiques et intellectuelles ont fait de ces cultures lointaines depuis Gauguin jusqu'au surréalisme et ses dérivés. Camille Fischer, qui est née en 1984, intitule ainsi sa première exposition personnelle *Snake Dance*,

hommage à Eve, aux Indiens Hopi, aux cultes dionysiaques et à l'historien des cultures Aby Warburg, célèbre auteur du *Rituel du serpent*. Mais elle traite ces références sérieuses avec un détachement railleur. Les serpents sont lascifs, les fleurs équivoques et les danses tiennent plus de la revue déshabillée années 1930 que de l'incantation mystique. Camille Fischer cultive le pastiche, l'enguirlande de kitsch, le brode de décors légers et sinueux, superpose ses dessins sur des tissus imprimés et transforme adroitement une planche de surf en bouclier aborigène. Faudra-t-il bientôt inventer une notion – « post-primitivisme » par exemple – pour qualifier cette tendance actuelle ? ■ PH. D.

*Snake Dance*, de Camille Fischer. Galerie Maïa Muller, 19, rue Chapon, Paris, 3<sup>e</sup>. Tél. : 09-83-56-66-60. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 8 mars.